

QUOI? L'ÉTERNITÉ : UN TOUR DE CLÉ POÉTIQUE

par Sally WALLIS (Exeter)

Le troisième volet du triptyque autobiographique de Yourcenar a été l'objet d'une critique moins rigoureuse que les premier et deuxième volets. On attendait avec impatience sa parution, en espérant que *Quoi? L'Éternité* expliquerait tout ce qui l'avait précédé. On a été déçu de découvrir que Yourcenar continuait à échapper à ses lecteurs et qu'elle se concentrait surtout sur la vie de son père, Michel. Néanmoins, il reste à démontrer que sa philosophie personnelle, la structure dans laquelle elle identifie l'universalité de la condition humaine, se manifeste dans le titre même de ce dernier roman inachevé.

Tiré du poème rimbaldien, "L'Éternité", le titre apparaît dans la première strophe :

Elle est retrouvée.
Quoi? — L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Deux versions du poème ont été composées. La première version a été écrite en mai 1872 et a fait partie d'une petite collection de poésie intitulée *Fêtes de la patience*^[1]. La deuxième version, écrite en 1873, se trouve dans la collection intitulée *Une Saison en enfer*, citée dans le poème plus long, "Délires II. Alchimie du verbe". Les deux versions envisagent un retour aux origines de l'homme. Le "retrouvée" du premier vers, qui est implicite dans le titre du roman, suggère "un retour à l'universel"^[2]. Il s'agit dans le poème ainsi que dans le roman, d'une quête des sources, d'une réconciliation des éléments fondamentaux de la nature, tels que l'eau et le feu.

[1] Le poème est inclus dans *Fêtes de la patience*, puis dans *Une Saison en enfer* et non pas dans les *Illuminations* comme on pourrait le croire d'après *Les Yeux ouverts*, Le livre de poche, 1990, p. 209.

[2] Expression proposée par Yourcenar dans *Les Yeux ouverts*, p.176 pour expliquer les expériences de Zénon, protagoniste de *L'Œuvre au Noir*.

Il est difficile de préciser laquelle des deux versions du poème a influencé Yourcenar dans le choix du titre de son roman. Jean-Pierre Richard, dans son livre *Poésie et profondeur*,^[3] préfère la première version où l'éternité

C'est la mer allée
Avec le soleil

et non pas

la mer mêlée
Au soleil

Pour lui, "l'union des termes sensibles, eau et feu, ne se sépare pas du mouvement qui les attire l'un vers l'autre, et qui les pousse en même temps, l'un avec l'autre, vers un autre espace et un autre temps, vers une nouvelle substance, une et ambiguë, l'eau de feu" (p. 217). "Allée avec" et "mêlée à" suggèrent tous les deux une réconciliation de l'eau avec le feu, mais "allée avec" sous-entend aussi l'aboutissement d'un processus alchimique où les éléments opposés se réunissent pour arriver à une nouvelle compréhension. De cette façon, le processus alchimique est placé à l'intérieur de l'homme. "Allée avec" contient un sens du mouvement vers un lieu au-delà des limites imposées par le temps et l'espace, ce qui crée un lien essentiel entre cette version du poème et le roman, *Quoi? L'Éternité*, comme on le verra. En outre, cette première version du poème fait penser à un aveu par les vers curieusement inachevés et presque confessionnels : "murmurons l'aveu", "et voles selon" et "sans qu'on dise : enfin". L'aveu fait partie intégrale du texte yourcenarien soit sous la forme d'une déclaration, comme dans *Alexis*, soit sous la forme d'une confession personnelle, comme dans *Mémoires d'Hadrien*. Il y a dans *Quoi? L'Éternité*, cette même impression d'attente et de révélation qu'on trouve dans la première version du poème. Finalement et d'une façon décisive, cette première version du poème crée le sens du vide qu'on trouve partout dans le texte yourcenarien. L'abîme de Zénon pourrait être cette "nuit si nulle", cet espace où il n'y a "pas d'espérance, Nul orietur". Cet espace vide se manifeste aussi dans le texte de *Quoi? L'Éternité* au moment où Yourcenar insiste sur un mouvement vers le silence en décrivant la musique d'Egon, où les silences signifient plus que les notes. En écoutant la musique d'Egon, Jeanne remarque :

[3] RICHARD, Jean-Pierre, *Poésie et profondeur*, Éditions du Seuil, Paris, 1955.